

de verdure aux nuances variées, les bois de sapins aux teintes sombres, les grands chênes jaunis épars dans les prairies, tout cela ne ressemblait en rien au pays napoléonien, avec son ciel bleu foncé, ses orangers chargés de fruits et les vignes grimpantes, pas plus que les promenoirs aux bordures de buis, qui entouraient le château ne rappelaient la terre fleurie d'Alpino. Mais, malgré les nuages gris qui couraient dans le ciel, et l'aspect sévère de la campagne, les yeux de Minia furent charnés, car dans les brumes de l'air flottaient des rêves d'or, et sous les grands arbres silencieux l'espérance chantait. Cette demeure du bien-aimé peut-être serait aussi la sienne ; en attendant ses pieds foulaient la terre promise, et la rivale qu'elle s'était créée n'existait plus.

On dîna gaiement : lord Whitefield et M. de Bocé emmenèrent Minia visiter le château avec ses longs corridors, ses nombreux escaliers, ses grands salons aux boiseries finement fouillées, aux lourds rideaux de damas, aux meubles sculptés, aux sièges couverts en soie. On finit par la galerie où le comte s'assit épuisé de fatigue, tandis que les deux jeunes gens regardaient les tableaux.

Les jours suivants furent employés à parcourir les jardins, le parc, les environs du château, tantôt en voiture, avec la duchesse, tantôt à pied, avec ses deux autres compagnons, tantôt à cheval avec le duc.

Minia éprouva un vif plaisir de ce tête-à-tête : quand ils parcouraient ensemble les bois silencieux, ou la campagne déserte, elle pouvait se figurer qu'ils étaient seuls au monde, que le passé n'existait plus. Alors même qu'ils ne parlaient que de généralités, la jeune femme jouissait de la présence aimée, d'une voix qui pénétrait jusqu'au fond de son cœur. Mais peu à peu, tant l'âme humaine est insatiable, les premiers élans de sa joie se calmèrent ; le charme de ces promenades se dissipa devant l'indifférence de son compagnon. Minia comparait ces regards, simplement aimables, avec ceux que l'Ombra connaissait si bien : cette figure maintenant placide avec celle que l'émotion couvrait de larmes. Et laissant son cheval la conduire sans être dirigé :

— Ah ! si j'osais chanter ! pensait-elle, quel changement magique ! Pourquoi me taire, puisque ni mon rang, ni l'estime du monde ne valent pour lui la voix qu'il admirait ?

Pendant lady Stève était injuste : il était évident qu'elle plaisait de plus en plus au duc de Whitefield. Il n'avait plus cet air d'ennui qui ne le quittait pas à son retour d'Italie ; il restait les heures près de sa cousine à l'écouter jouer des airs qu'il préférait, il parlait même de l'Ombra avec froideur, au point que Minia, après avoir été jalouse d'un souvenir, était presque mécontente d'un si prompt oubli ; il lui semblait alors que William foulaient aux pieds les bouquets qu'il lui avait offerts : qu'il déchirait la lettre d'amour qu'elle avait lue tant de fois ; mais ces impressions déraisonnables s'effaçaient bientôt, car si le duc oubliait l'Ombra, c'était pour lady Stève.

Après de nombreuses visites dans les environs, les invités de la duchesse arrivèrent à Stèveville. Le duc et sa cousine aidèrent la vieille dame à en faire les honneurs. La beauté de Minia, son humeur facile ajoutèrent aux charmes de cette hospitalité princière. M. de Bocé aimait de plus en plus Minia. Aussi lady Stève témoignait-elle au comte une préférence marquée : ils causaient ensemble, toujours avec le même plaisir ; le comte parlait de William avec sincérité, faisant en conscience et son éloge et sa critique.

— Le sauvage s'est apprivoisé, disait-il ; je crois qu'il ne songe plus à voyager. J'ai même dans l'idée qu'une blonde fée a chassé l'image d'une brune magicienne, et que le piano est plus agréable que la voix.

— Ah ! quelle différence ! répondit Minia ; quel bonheur de pouvoir chanter !

La pauvre enfant soupira. Avait-elle encore du talent ?

A ce moment, elle vit lady Beaufort se diriger vers le piano, et le duc s'approcher d'elle.

— Cousine, vous voyez ce qui nous menace, dit-il en désignant deux jeunes filles s'appêtant à chanter ; vous et le comte êtes cachés sous le rideau. Chassés par les romances, gagnons tous les trois la terrasse.

La prière fut écoutée : la nuit était superbe ; la pleine lune éclairait la campagne d'une vive lumière, un léger brouillard s'élevait des prairies, on eût dit des voiles de dentelle blanche agitées par la brise ; tandis que les arbres tranquilles répandaient autour d'eux une ombre épaisse et ressemblaient à des géants endormis dans le profond silence de la nuit. La clarté incertaine et capricieuse changeait la forme des objets et trompait l'œil sur les distances. Dans cette grande paix du soir, un état particulier de repos et d'oubli envahit les sens et la volonté, on respire comme dans un rêve ; on se sent dégagé des liens et des mensonges du monde, le cœur dirait alors ses secrets sans amener la rougeur sur le front. Minia, assise auprès de William, s'abandonnait à un bien-être délicieux qu'elle n'analysait point. William l'eût entourée de ses bras, qu'avec confiance elle eût appuyé sa tête sur le sein du jeune homme et lui eût avoué son amour, aussi innocemment que les fleurs répandent leur parfum dans les airs. Tout entière au bonheur d'être là, avec lui, sous l'œil de Dieu, rien n'existait de ce qui n'était pas elle et lui... La voix du duc la fit tressaillir, il prononçait des paroles de tendresse... mais ce n'était pas pour elle. C'étaient les vers de la romance d'*Isaura*.

— Etoiles, il vient vers moi ; regardez ses pas rapides. Et toi, Diane, qui as aimé, protège l'amant que j'adore."

— Qui est-ce qui a fait cela ? demanda M. de Bocé ; ces vers sont harmonieux.

Le duc répondit : Ils l'étaient, chantés par l'Ombra. Comme elle était belle et touchante ! Je la vois encore, levant ses beaux bras, la voix et les yeux tendres et suppliants ! l'ont eût tout donné pour être celui qu'elle aimait !

— Voilà ce qui s'appelle de l'enthousiasme, reprit M. de Bocé ; dans le moment je l'admets ; mais après coup, il me semble exagéré. Le théâtre a bien du prestige et embellit furieusement... Cette belle cantatrice, si elle était là, perdrait beaucoup de sa magie ; mais elle n'y resterait pas, l'air du soir est l'ennemi des gosiers... et c'est grâce à leur gosier que ces femmes ont du succès et des amants.

— L'Ombra non, pas l'Ombra, s'écria Minia ; elle n'a pas d'amant.

— Tant pis pour elle ! répliqua le comte, personne ne lui en saura gré.

— Mais elle est riche, reprit lady Stève et bien née.

— Alors c'est une folle, répliqua le vieux sceptique, une véritable folle. Riche et bien née et monter sur les planches ! c'est plus que de la folie, c'est de l'impudence, affronter les regards des libertins, l'admiration impertinente de la foule, les déclarations d'un ténor et des autres, apprendre à tous comment elle pleure, comment elle aime sous le prétexte de l'amour de l'art ! Si ce que